

## Même plus de mépris, du dédain...

Jean-Guy Pilon

Volume 12, numéro 5-6, septembre–décembre 1970

Paroles pour un futur

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/60729ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Pilon, J.-G. (1970). Même plus de mépris, du dédain... *Liberté*, 12(5-6), 10–11.

## ***Même plus de mépris, du dédain...***

J'ai été absent du Québec tout le mois d'octobre. Les nouvelles de ce qu'on appelle notre crise, je les ai eues de loin, par les journaux et la radio. Je ne pouvais qu'en imaginer les circonstances et les marges.

Comme beaucoup d'autres, j'ai été horrifié de l'attitude du gouvernement dans l'affaire Laporte. Horrifié de voir que la raison d'Etat, dans un pays qui n'a jamais été déchiré par les guerres, puisse s'étaler avec autant de superbe et d'inhumanité. Horrifié aussi de voir qu'un geste aussi déplorable (l'assassinat) allait compromettre tout un long travail d'enracinement et de persuasion et au surplus que cet assassinat, dont les gouvernements sont complices, allait être la merveilleuse occasion souhaitée et recherchée par le premier ministre du Canada pour lancer sa meute contre les hommes libres. Il n'attendait que cela. C'est lui le seul gagnant.

Car cet homme hait toute forme de nationalisme, principalement celle-là qui vient de la collectivité au sein de laquelle il voudrait bien ne pas être né. On ne lutte pas facilement contre le nationalisme modéré. Mais voici que l'occasion s'est présentée pour lui d'amener le grand public et particulièrement le reste du Canada à associer nationalisme québécois et extrémisme ; de plus, en sacrifiant la vie d'un otage, de rendre ce nationalisme répugnant. Il a gagné.

Mais pour un temps seulement, car on ne méprise pas sans mesure le coeur et la fierté de l'homme. Quelques indi-

vidus sont restés debout, d'autres ont pu relever la tête après les premiers outrages et, malgré l'état de guerre, ont su rappeler que la liberté devait continuer d'être et que la dignité, même momentanément perdue, devait nous être redonnée.

Mais de quel droit l'écrivain peut-il encore parler ? Qui sommes-nous ? Quel sens cela peut-il avoir que de protester, de réclamer, de tenter de sauver ce qui avait été construit ? Ou ce qui reste après la débâcle ?

Qu'est-ce que ça signifie maintenant écrire des poèmes, comment peut-on écrire des poèmes, et pour quoi faire ?

L'association très étroite des gouvernements municipal, provincial et fédéral ainsi que de leurs polices et de l'armée laisse bien peu de place à l'opposition que pourraient constituer les écrivains et les poètes. Et qu'est-ce que tout cela signifierait ?

Nous sommes dirigés par des hommes SANS coeur, dont l'un, en particulier, fut l'ami de plusieurs d'entre nous, Gérard Pelletier, envers qui, pour ma part, j'éprouve le même sentiment qu'envers Trudeau et Drapeau : je n'ai même plus de mépris pour eux, à peine du dédain. Ils ont tous les pouvoirs, mais ils n'ont PAS de coeur.

Jacques Godbout, dans la note précédente, a raison ; c'est sans doute la seule possibilité qui s'offre à nous : travailler avec AMOUR à n'importe quoi de concret, dans l'espoir que nos gestes finiront par produire un miracle inespéré.

Et garder vivante la haine qui s'accumule dans nos coeurs et celui de nos enfants.

Même plus du mépris pour vous, hommes de politique, mais seulement du dédain . . .

JEAN-GUY PILON  
de la Société royale du Canada